



L'écho de la recherche

Bureau de la recherche

Numéro 8 | Automne 2022

Oser l'expérience de la recherche en Sciences de la nature

Entrevue avec Mathieu Desnoyers-Barbeau, diplômé en Sciences de la nature.

Mathieu Desnoyers-Barbeau effectue un parcours académique qui se vaudra long et sinueux. Après avoir obtenu un diplôme d'études collégiales en sciences humaines, il a, à peu de choses près, complété un baccalauréat en droit avant de s'inscrire au Cégep de Sherbrooke pour réaliser des études en Sciences de la nature. Il est maintenant inscrit au baccalauréat en génie biotechnologique à l'Université de Sherbrooke.

Comme tous les étudiants collégiaux, et comme beaucoup d'étudiantes et d'étudiants au premier cycle universitaire d'ailleurs, il n'avait pas une idée très claire de la recherche scientifique. Il a donc été heureux que le Cégep lui offre la possibilité de vivre ses premières expériences dans le monde de la recherche en réalisant son épreuve synthèse de programme sous la supervision de Pierre Baillargeon, enseignant-chercheur au département de chimie.

Satisfait d'avoir vécu une expérience qu'il qualifie d'unique en son genre, Mathieu en témoigne ici pour inciter les futurs finissantes et finissants en sciences de la nature à oser entreprendre un tel parcours, dont il dit qu'il a été des plus stimulants et des plus enrichissants.

Tu avais l'intention de devenir chercheur avant même d'avoir une idée claire de ce qu'est la recherche. Qu'est-ce qui te permettait de croire que tu aimerais ça?

La recherche m'intéresse *a priori* parce que je suis très curieux et que j'aime apprendre. J'aime poser des questions et échanger avec mes professeurs. J'ai également tendance à m'informer de mon côté pour approfondir ce que j'apprends.

Je dois ajouter que je suis un peu plus âgé que les étu-

dants que j'ai fréquentés en Sciences de la nature. J'avais bien sûr l'expérience des études universitaires, mais j'avais aussi beaucoup réfléchi sur ma future carrière. J'ai également un conjoint qui est médecin chercheur et avec qui j'en ai longuement discuté. Il m'a fortement encouragé à m'inscrire au cours de Pierre Baillargeon. Sa propre expérience de la recherche lui fait dire que peu importe si l'on souhaite ou non intégrer la recherche à son parcours professionnel, plus on commence tôt à la pratiquer, plus c'est bénéfique pour les études universitaires. Elle permet de développer des atouts indéniables pour la réussite.

C'est une chance incroyable qui nous est offerte au Cégep de Sherbrooke et qui n'existe pas dans tous les cégeps. J'ai obtenu un DEC en Sciences humaines dans un cégep de la région de Québec où cette option n'était pas offerte aux étudiants. Mes amis, qui fréquentaient d'autres cégeps de la même région, ne se sont pas vus offrir une telle occasion non plus. La plupart des personnes qui veulent vivre l'expérience de la recherche ne peuvent le faire qu'à partir du deuxième cycle universitaire. Ce n'est donc pas banal de pratiquer des activités de recherche au niveau collégial. En saisissant cette occasion, on a la possibilité de confirmer très tôt si cette option nous intéresse.



Mathieu Desnoyers-Barbeau, Sciences de la nature (2022).

Tu souhaites faire de la recherche dans le domaine des biotechnologies?

Je me suis inscrit en génie biotechnologique parce que je m'intéresse aux milieux tissulaires. C'est une voie de spécialisation du baccalauréat. Je souhaite développer des compétences qui me permettront de faire de la recherche dans cette discipline. J'ai l'intention de faire ensuite des études en médecine pour devenir clinicien-chercheur dans le domaine de la régénération tissulaire.

Peux-tu nous parler du cours qui t'a permis d'obtenir ton épreuve synthèse de programme?

Il s'agit du cours d'intégration en sciences : chimie. L'enseignant responsable du cours est Pierre Baillargeon, un enseignant-chercheur du département de chimie qui travaille sur la synthèse de nouveaux matériaux de la famille des polymères issus de matière organique renouvelable.

Dans ce cours, des équipes d'étudiants travaillent sur des projets très concrets qui durent toute une session. Et ce ne sont pas de petits projets qui n'ont aucun impact! Les projets de Pierre sont financés par les Fonds de recherche du Québec – Nature et technologies ([FRQNT](#)). En tant qu'étudiants du cours d'intégration en sciences : chimie, mes collègues et moi avons participé à la réalisation d'un grand projet de calibre universitaire avec un enseignant qui a un doctorat. On a appris la méthodologie de la recherche et on a travaillé sur toutes les étapes d'une recherche. Pierre nous a même invité à participer à la publication d'un article scientifique dans une revue spécialisée. C'était bien plus motivant que de produire un rapport de laboratoire tout à fait commun! Je trouve que cela me donne une longueur d'avance par rapport aux personnes qui suivent une formation plus traditionnelle.

Malgré l'intérêt que présente le cours d'intégration en chimie, peu d'étudiants osent s'y inscrire. Je trouve que c'est malheureux parce qu'ils passent à côté d'une occasion formidable. Ils croient peut-être que la pratique de la recherche consiste essentiellement à passer beaucoup de temps sur Internet pour rédiger ensuite des textes. C'est du moins ce que j'ai perçu en discutant avec des collègues de classe. C'est une vision très restreinte et éloignée de la réalité que j'ai vécue! Dans le cours de Pierre Baillargeon, on fait des manipulations en laboratoire en vue de développer de nouvelles molécules. On fait ensuite fait des tests qui permettent de les caractériser. C'est motivant de savoir que personne ne l'a fait avant nous! De plus, Pierre nous permet d'aborder son champ de recherche et nous apprend des choses que nous ne pourrions pas apprendre dans d'autres cours. On apprend, notamment, un processus qui mène à la synthèse de nouvelles molécules.

En as-tu parlé avec d'autres étudiantes et étudiants?

J'ai parlé de ce que je faisais dans le cours d'intégration en chimie avec mes amis qui avaient choisi de le faire dans une autre discipline. Au fur et à mesure que la session avançait, plusieurs ont réalisé qu'ils auraient aimé

expérimenter la recherche en chimie. Ils ont apprécié le côté concret des activités que je faisais et ça leur donnait envie d'essayer. Ils ont compris, malheureusement trop tard, qu'ils auraient été capables de réussir ce cours qui leur faisait peur *a priori*. Je pense que les étudiants en sciences devraient être davantage informés de ce qui peut être fait dans ce cours au moment de leur inscription. Je crois que ça en inciterait plusieurs à se lancer dans l'aventure.

Quelles sont les qualités qu'il faut avoir pour apprécier le cours d'intégration?

Bien sûr, il faut aimer la chimie, mais ce n'est pas une qualité! Je dirais qu'il faut surtout être curieux et avoir envie d'expérimenter des choses nouvelles. Pour le reste, je dirais que même si les étudiants ne sont pas prêts à faire de la recherche, et c'est pratiquement le cas de tout le monde, l'enseignant nous prépare bien et nous fournit tout l'encadrement dont nous avons besoin. Il nous amène à réfléchir tout en nous guidant continuellement pour qu'on adopte des méthodes qui maximisent nos chances de réussir nos projets. J'ajouterais que l'encadrement fourni par l'enseignant et les techniciens du laboratoire est adapté au type de projet sur lequel nous travaillons et à notre personnalité. C'est rassurant! Nous avons un appui constant de leur part.

Nous travaillons en équipes sur des projets complètement différents. Il y a des équipes qui arrivent à synthétiser leur molécule, et d'autres qui n'y arrivent pas! Peu importe l'issue de notre projet, nous faisons des apprentissages communs et cela n'a pas de répercussion sur la réussite du cours. Lorsqu'on fait de la recherche, on ne sait jamais à l'avance ce qui va se passer. C'est ce qu'implique la création de nouveaux savoirs!

Ce cours a-t-il un impact sur la cote R?

Le cours se donne en dernière session, alors la cote R ne compte pas pour les demandes d'admission à l'université, qui sont faites avant la fin de la session, c'est-à-dire avant que les résultats du cours ne soient inscrits au bulletin. Il faut également savoir qu'un échec dans la synthèse d'une molécule ne signifie pas que le cours est un échec. Que la synthèse ait été réussie ou non, les étudiants ont fait des apprentissages aussi riches. J'ajouterais aussi que ce cours permet aux étudiants d'enfin essayer quelque chose qu'ils pourraient aimer sans avoir à se soucier du résultat. Ils peuvent se laisser porter par le plaisir d'apprendre et explorer de nouvelles avenues.

Tu as obtenu une bourse d'admission Mégagéniale de l'Université de Sherbrooke. Quel a été le poids de ton expérience en recherche dans l'examen de la demande que tu as faite pour l'obtenir?

Pour obtenir une telle bourse, il faut avoir participé à un projet d'envergure. La plupart des personnes qui postulent évoquent une participation à [Expo-Science](#). Personnellement, j'ai fait valoir le projet de recherche sur lequel j'ai travaillé dans le cours d'intégration en chimie. Pierre a

appuyé ma demande avec une lettre de recommandation, ce qui a certainement contribué à ce que j'obtienne cette bourse. Si je n'avais pas fait le cours d'intégration en chimie, je n'aurais même pas pu poser ma candidature!

Quel message souhaites-tu véhiculer aux étudiantes et aux étudiants actuels du Cégep?

Je crois qu'il y a beaucoup d'idées préconçues sur le mi-

lieu de la recherche. Je dirais que ça vaut la peine de l'essayer et de constater par soi-même si l'on aime ou pas cette expérience. Dans les deux cas, on y fait des apprentissages incroyables. Contrairement à certaines idées véhiculées sur le sujet, le milieu de la recherche est interactif et surprenant. Il n'y a pas de limites aux explorations que l'on peut faire. Il ne faut donc pas avoir peur de partir à l'aventure!

Stage-Vietnam : une expérience culturelle immersive en Sciences humaines

Depuis dix ans, l'activité stage-Vietnam est offerte aux membres de la population étudiante en sciences humaines grâce au travail et à la passion des enseignantes et des enseignants du programme. Nous en avons discuté avec Iris Perrier-Deschênes et Jacob Charland. Tous deux ont participé à l'activité en 2021-2022, malgré l'incertitude quant au maintien ou non du stage à l'étranger en temps de pandémie.

Dans le cadre de six cours crédités durant la deuxième année du programme Sciences humaines, des étudiantes et des étudiants vivent un projet intégrateur collectif dans lequel ils réalisent, entre autres, un projet de recherche. En troisième session, trois cours leur permettent de se préparer à un stage qui leur permettra, à la fin de la quatrième session, de prendre contact avec la culture vietnamienne en réalisant, durant 5 semaines, deux cours du programme en collaboration avec l'Université de Hanoï au Vietnam. Le premier est le cours Engagement communautaire, et le second est le cours porteur de l'épreuve synthèse de programme (Démarche d'intégration des acquis en sciences humaines). Pour réaliser ce stage, les étudiantes et les étudiants sont jumelés avec des étudiantes et étudiants vietnamiens inscrits à la licence en traduction.

Le stage se déroule essentiellement dans la région de la capitale vietnamienne, Hanoï, mais durant leur séjour, les étudiantes et les étudiants vont aussi dans les montagnes du nord-ouest. Le stage leur permet de faire de l'observation, de la collecte de données ainsi que des activités dont l'orientation est déterminée par la discipline enseignée par les enseignantes et les enseignants qui les accompagnent. Ils sont également invités à participer à des activités de formation en collaboration avec le personnel enseignant du département de français de l'Université de Hanoï.

Quatre cours du cheminement scolaire sont remplacés par des cours de préparation à l'activité. Quels étaient ces nouveaux cours?

Nous avons suivi deux cours d'histoire du Vietnam et deux cours d'anthropologie du Vietnam. En histoire, nous avons étudié les différents événements qui ont marqué le pays. Les enseignements en anthropologie nous ont permis de faire des liens entre les événements historiques et leurs répercussions sur la société et sur les individus.



Iris Perrier-Deschênes et Jacob Charland arborant le drapeau du Vietnam.

Deux autres cours du programme ont également été réalisés dans le contexte spécifique du stage-Vietnam. Le premier est Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines (IPMSH), et le second est Démarche d'intégration des acquis en sciences humaines (DIASH), réalisé durant le séjour au Vietnam. Ces deux cours permettent de développer des compétences sur les méthodes de recherche en sciences humaines et à les mobiliser dans un contexte réel.

En quoi consistait votre projet?

Le but premier était de tracer un portrait du Vietnam actuel à travers les yeux de la nouvelle génération. Durant notre troisième session, nous devions explorer la vie de personnes vietnamiennes vivant au Québec. Chaque groupe d'étudiants devait rencontrer deux personnes immigrantes, l'une de première génération et l'autre, de deuxième génération. Nous devions, entre autres, évaluer l'impact de la culture québécoise sur leur vie. Durant

la quatrième session, des projets comportant trois thèmes nous ont été proposés. Le premier thème touchait la famille et la communauté, le deuxième concernait le système scolaire et ses enjeux et, enfin, le troisième thème portait sur le patrimoine. Nous étions regroupés en équipes et pouvions explorer un sujet différent dans chacun des thèmes. Par exemple, dans le bloc touchant la famille et la communauté, notre équipe a évalué l'impact du genre et du sexe sur les attentes familiales. Dans le bloc touchant le système scolaire et ses enjeux, nous devions questionner les étudiants avec lesquels nous étions jumelés sur leur choix de carrière ainsi que sur les pressions familiales qui les ont menés vers ce choix. Nous devions aussi rencontrer des enseignants de Hanoï afin de connaître leur perception du système scolaire et des enjeux personnels et professionnels que vivent leurs étudiants. Enfin, pour le bloc portant sur le patrimoine, nous avions pour tâche de parler de la ville d'Hanoï à partir des patrimoines qui la composent. Nous devions établir des liens entre les événements historiques, les éléments du patrimoine et les caractéristiques sociales des Vietnamiens. L'ensemble des savoirs acquis dans les différentes disciplines des sciences humaines étaient réinvestis dans tous nos travaux. En guise de travail final, puisque nous n'avons pas pu nous rendre au Vietnam en raison de la pandémie, nous devions produire un balado dans lequel nous parlions du Vietnam à partir de ce que nous avons appris.

Quels ont été les impacts de ce changement sur votre projet?

À la fin de la quatrième session, au lieu d'aller au Vietnam, nous avons été jumelés avec une étudiante ou un étudiant inscrit à la licence en traduction au département de français de l'Université de Hanoï. C'est à travers nos entrevues que nous avons été en mesure de collecter nos données sur leur réalité. Ces personnes nous ont également aidés à filmer les patrimoines sur lesquels nous travaillions. Grâce à leur collaboration, nous avons été en mesure de rencontrer leurs amis et leurs parents, ce qui nous a permis d'enrichir nos données et de réaliser pleinement notre travail.

Quels apprentissages avez-vous faits au contact de la culture vietnamienne?

Nous avons réalisé que nous avons des valeurs et une vision de la vie en général qui sont différentes. Par exemple, la relation que nous entretenons avec l'argent est totalement différente de la leur. Par exemple, si quelqu'un nous donnait un montant d'argent important, nous voudrions possiblement l'utiliser pour acheter une voiture ou une propriété. Les Vietnamiens l'utiliseraient plutôt pour s'assurer d'une sécurité alimentaire. Nous avons compris que ce comportement est lié à la période de famine qui a suivi la guerre du Vietnam. Un autre exemple consiste au travail rémunéré des étudiantes et des étudiants du Vietnam, qui occupent souvent deux ou trois emplois tout en poursuivant des études. Ces personnes

veulent que leurs parents soient fiers et ne manquent de rien.

Nous avons également appris qu'il est important de mettre nos préjugés de côté et de se mettre à la place de l'autre pour le comprendre. Nous devons veiller à ce que nos réactions et nos paroles ne manquent pas de respect envers les personnes que nous côtoyons.

Nous avons été surpris lors de nos interactions, car les étudiants de Hanoï avaient aussi des questions à nous poser, ce à quoi nous ne nous étions pas préparés. Nous avions uniquement prévu de récolter des informations lors de nos entrevues! Sans y avoir préalablement réfléchi en profondeur, nous avons eu à débattre sur notre perception de la liberté d'expression, très encouragée au Québec et moins permise dans leur pays.

Enfin, nous avons vécu la barrière de la langue. Nous savions qu'elle allait survenir. Elle ne provenait pas seulement du choix des mots, mais aussi du manque de mots pour décrire certaines situations. Par exemple, les problèmes de santé mentale ne sont pas reconnus comme tels au Vietnam. Nous ne pouvions donc pas demander aux personnes si elles vivent parfois des crises d'anxiété, car il n'y a pas de mots pour l'exprimer.

Avez-vous vécu un choc culturel?

Nos enseignants nous avaient prévenus que nous allions avoir un véritable choc culturel! Certaines personnes du groupe disaient que cela ne surviendrait pas car elles ont l'esprit ouvert. Nous avons tous vécu un tel choc! Nos valeurs sont très différentes et il est tout à fait normal que cela se produise. Le fait que nos enseignants l'aient normalisé a été très aidant. Nous nous sommes rendu compte que nous considérons que les personnes de Hanoï sont différentes de nous, mais qu'elles aussi nous perçoivent comme étant différents d'elles, et que cela ne nous empêche pas de développer une communication axée sur le respect mutuel. Notre expérience nous a permis de réaliser que pour arriver à communiquer, il est important de se renseigner sur l'autre et sur les influences qu'a la société sur ses croyances et ses attitudes.

Quels apprentissages retirez-vous de cette expérience?

Comme nous ne sommes malheureusement pas allés au Vietnam, l'essentiel de notre stage a été réalisé ici, au sein de l'équipe avec laquelle nous avons réalisé notre travail. Nous avons formé un groupe fermé durant une année. Il a donc été important d'apprendre à régler les situations conflictuelles rapidement et efficacement. Nous avons appris que de telles situations se règlent par la discussion et l'ouverture à l'autre. Nous avons également compris que dans un groupe, chaque individu a des forces et des faiblesses. Ainsi, les qualités de chacun peuvent être mises au service des autres. Par exemple, certaines personnes ont un leadership fort qui favorise, en autres, la gestion des échéances des travaux. D'autres ont des aptitudes en

français qui leur permettent de faire la révision finale des travaux à remettre.

Des apprentissages ont également été réalisés lors des entrevues avec les personnes avec lesquelles nous étions jumelés. Nous avons appris à nous adresser à elles de façon à récolter de l'information tout en faisant preuve de respect. Nous avons dû être prudents en n'abordant pas certains sujets dont nous savions qu'ils ne pouvaient être discutés sans que cela soit perçu comme un manque de respect. Nous avons appris à détecter certains codes et à être sensibles à leur langage non verbal, qui est différent du nôtre.

Est-ce que l'information que vous avez collectée a été partagée entre les étudiantes et les étudiants?

Chaque semaine, des rencontres étaient prévues pour le partage des données collectées, ce qui nous a permis de compléter le bilan que nous avions à réaliser. Ces échanges nous ont permis d'avoir de belles discussions. Par exemple, nous avons constaté que les valeurs familiales étaient présentes dans toutes les données recueillies par les membres du groupe.

Quels impacts le stage a-t-il eu sur votre parcours professionnel?

Jacob – Je veux enseigner l'histoire au secondaire. L'expérience m'a donné le goût d'organiser des expériences immersives pour les élèves que j'aurai plus tard. Je veux les accompagner dans ce type de projet car je sais maintenant quels apprentissages durables ils peuvent amener. De plus, je veux être aussi passionné et connaisseur que ceux qui m'ont enseigné dans le cadre du stage-Vietnam. Je souhaite également continuer à développer

des qualités humaines telles que l'écoute, car je sais maintenant l'impact positif que cela peut avoir sur une personne. Enfin, je dirais que le travail collaboratif avec mes collègues de classe m'a permis de développer des habiletés relationnelles qui seront utiles pour la gestion d'une classe.

Iris – Je veux être psychoéducatrice. Je sais que dans ce travail, je devrai être en mesure d'analyser des situations. Ce projet m'a permis de développer ma capacité à collecter plusieurs données et à les classer dans le but de les analyser. J'ai également appris à me méfier du jugement que je peux porter sur une situation. Par exemple, je ne comprenais pas comment une femme vietnamienne pouvait se sentir valorisée en choisissant le rôle de ménagère. En adoptant une posture d'ouverture à l'autre, j'ai pu questionner et demeurer réceptive face aux réponses reçues. Je sais que je vivrai d'autres situations dans lesquelles mes valeurs seront ébranlées.

Le mot de la fin

Nous souhaitons remercier plus particulièrement Marie Bolduc, enseignante en histoire, Lucas Deschênes, enseignant en anthropologie, et Jean-François Fortier, enseignant en sociologie, ainsi que toutes les personnes qui nous ont permis de participer à ce beau projet. Vous avez tous fait un travail remarquable! Grâce à vous, nous avons eu la motivation de poursuivre nos études en pleine pandémie! Et maintenant, nous souhaitons vivement aller visiter le Vietnam!

Pour visionner des photos et des vidéos sur le stage-Vietnam, veuillez consulter le site internet du Cégep, qui a déjà publié [une page](#) sur le sujet.

Le récit de vie comme méthode de recherche en techniques de travail social

La recherche scientifique est une activité qui contribue à la création de nouvelles connaissances. Elle a recours à une méthodologie rigoureuse et une investigation systématique reconnues par les pairs. Les chercheuses et les chercheurs utilisent des méthodes variées pour confirmer ou infirmer des hypothèses qui relèvent de théories, d'opinions, de perceptions, de croyances, etc. L'objectif de la recherche consiste à distinguer le vrai du faux, à formuler des lois qui permettent de décrire ou de prédire des phénomènes observables.

Lorsqu'il est question de science, de nouveaux savoirs et d'innovation dans les médias, les propos sont souvent appuyés par des images ou des séquences vidéo de personnes qui travaillent en laboratoire avec des appareils sophistiqués. Pour cette raison, le type de recherche le mieux connu du public est sans doute la recherche explicative, qui est pratiquée par les personnes qui œuvrent surtout dans les disciplines des sciences naturelles et du génie. La recherche explicative établit des relations de cause à effet permettant de faire des généralisations qui

s'appliqueront à des situations similaires. Pour le dire autrement, la recherche explicative permet de vérifier des théories.

La recherche en sciences humaines, de même que les personnes qui la pratiquent, se trouve beaucoup moins souvent dans l'œil de la caméra. Parce qu'elle s'intéresse à des individus, elle doit souvent traiter avec des perceptions, des biais inconscients, des émotions, des comportements, etc., qui font en sorte qu'il est très difficile d'en faire ressortir des tendances indéniables, c'est-à-dire de formuler des lois. Dans certaines circonstances, la recherche en sciences humaines peut être réalisée à l'aide de séries de questions accompagnées d'échelles de mesure. On parle alors de recherche quantitative. Dans d'autres circonstances, la recherche passe par des entretiens approfondis, individuellement ou en groupe, ou par des observations qui permettent d'atteindre une certaine connaissance de la réalité étudiée. On parle alors de recherche qualitative.



Lorsqu'il est question de science, de nouveaux savoirs et d'innovation dans les médias, les propos sont souvent appuyés par des images de personnes qui travaillent en laboratoire avec des appareils sophistiqués (photo de gauche). La recherche en sciences humaines se fait auprès de personnes et les données sont souvent traitées avec un simple ordinateur. Pour cette raison, elle est moins représentée par des images qui doivent susciter l'intérêt du public (photo de droite).

L'une des méthodes de recherche enseignées dans le cours *Introduction à la recherche sociale* du programme Techniques de travail social est le récit de vie, qui appartient à la catégorie des recherches dites exploratoires. Il ne s'agit pas d'un récit rédigé par un écrivain qui publie des textes fictifs afin de plaire à un certain public. Au contraire, le récit de vie est d'abord raconté, plus ou moins adroitement, à une personne qui saura le saisir et consigner les informations qu'il recèle avec la plus grande précision. Grâce à des synthèses et des recoupements, le récit de vie permet, jusqu'à un certain point, de comprendre un phénomène social.

Durant la session d'hiver 2022, des étudiantes et des étudiants du cours de Claude Asselin, enseignante dans le programme Techniques de travail social, ont réalisé des projets de recherche exploratoire en utilisant la méthode du récit de vie. Trois équipes ont accepté de nous faire part de leur expérience de la recherche ainsi que des bénéfices qu'elles en ont tirés. La première équipe, composée de Laura Basque, Luc Bélanger, Zachary Dufour, Bastien Perreault-Grand'Maison et Noémie St-Pierre, a exploré la situation des étudiantes et étudiants en situation de handicap au Cégep de Sherbrooke. La deuxième équipe, dont les membres sont Sophie Barbe, Raphaël Boucher, Laetitia Boudreau et Léa Côté, s'est penchée sur les impacts de la monoparentalité sur la santé mentale des mères. Enfin, la troisième équipe, composée de Chantal Boisvert, Vicky Hébert, Isabelle Lévesque et Emilio Ezeta Tamayo, a étudié les effets de la polyvictimisation vécue par les enfants dans leur famille et des placements de ceux-ci par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ).

Bien que les sujets sur lesquels les équipes ont travaillé étaient très différents, il s'avère que plusieurs points communs sont ressortis lors des entrevues que nous avons menées auprès de Laura Basque, Sophie Barbe, Raphaël Boudreau et Vicky Hébert. Ce sont ces points communs qui sont rapportés dans cet article.

Des entrevues non dirigées

Le récit de vie est obtenu à partir d'entrevues au cours desquelles la chercheuse ou le chercheur pose quelques questions générales pour engager une discussion ouverte, informelle et spontanée avec la personne répondante, sans tenter d'obtenir des réponses précises à une question déterminée à l'avance. Bien qu'il soit important d'intervenir le moins possible lors de l'entrevue, des questions supplémentaires peuvent être posées pour approfondir certains thèmes ou pour ramener la personne répondante au sujet de discussion lorsqu'elle s'égaré dans son récit.

Au moment de réaliser les entrevues non dirigées, les étudiantes et les étudiants ont éprouvé quelques inquiétudes quant à la possibilité qu'elles ne leur permettraient pas véritablement de répondre à leur question de recherche. Les projets étant réalisés dans le cadre d'un cours, les contraintes de temps étaient bien réelles et faisaient en sorte qu'une entrevue insatisfaisante ne pouvait pas nécessairement être reprise avec une autre personne participante. Et comme chaque équipe ne disposait que de quatre à cinq entretiens pour répondre à ses questions de recherche, il était possible qu'une entrevue qui révélait peu d'informations ait des conséquences importantes sur les résultats. Deux des trois équipes interrogées se sont trouvées dans cette situation embarrassante. À leur grand soulagement, elles ont constaté, après coup, que l'impact sur les résultats obtenus n'était pas aussi grand qu'elles le craignaient.

Choisir la recherche exploratoire

Dans le cours de Claude Asselin, les étudiantes et les étudiants avaient la possibilité de réaliser deux types de recherche bien différents l'un de l'autre. Chaque équipe devait déterminer si elle allait réaliser une recherche quantitative, qui fournit des statistiques et qui apporte des réponses à une série de questions déterminées à l'avance, ou une recherche qualitative, qui permet de recueillir des détails et de connaître plus en profondeur un certain contexte.

Le choix du type de recherche a suscité un certain questionnement. Dans les équipes, certaines personnes se sachant plutôt objectives avaient des penchants naturels pour la recherche quantitative. Celle-ci semble *a priori* rassurante puisqu'elle permet d'effectuer auprès d'un échantillon de personnes assez large des mesures qui permettent d'obtenir des résultats tangibles et quantifiés à partir desquels il est possible de tirer des conclusions précises, alors que la recherche qualitative est réalisée auprès d'un petit échantillon de personnes et ne permet pas un traitement statistique. D'autres personnes n'éprouvaient pas le besoin d'avoir des réponses objectives et ont souhaité aller chercher des informations qui ne se trouvent pas dans les statistiques. Elles considéraient que la recherche qualitative, qui touche les perceptions et les émotions, est plus proche du travail social et que la réalisation d'une entrevue exige de faire part de compétences qui doivent être développées dans leur programme d'études. Les résultats qu'elle permet d'obtenir sont donc très différents de ceux fournis par une recherche quantitative puisque les personnes interrogées ne peuvent faire part de leurs perceptions et de leurs émotions en répondant à des questionnaires.

La richesse de la recherche exploratoire

Dans l'ensemble, les entrevues réalisées par les étudiantes et les étudiants ont fourni des réponses spontanées et inattendues. Celles et ceux qui avaient initialement une préférence pour la recherche quantitative ont réalisé que la recherche exploratoire, même si elle ne permet pas de recueillir des renseignements factuels, fournit des données qui peuvent être parfois plus précises et plus pertinentes.

Les étudiantes et les étudiants ont unanimement affirmé que la recherche qualitative constitue souvent la première étape d'une recherche plus exhaustive qui contiendrait une composante quantitative. Si les équipes avaient choisi de réaliser une recherche quantitative au lieu d'une recherche qualitative, elles auraient obtenu des résultats très différents puisque certaines questions révélées par la recherche qualitative n'auraient jamais figuré dans leur questionnaire.

À la découverte des secrets enfouis dans les archives de la prison Winter

Une école d'été pour s'initier à la recherche en histoire.

Au début du mois d'août 2022, un groupe de dix étudiantes et étudiants du Cégep inscrits au programme Histoire et civilisation a réalisé un stage intensif d'une semaine pour explorer le milieu carcéral à travers les archives de la [Prison Winter](#) à Sherbrooke. Pour l'occasion, ils ont collaboré avec autant d'étudiantes et d'étudiants inscrits au baccalauréat en histoire de l'Université de Sherbrooke. Ce stage leur a offert l'occasion de s'initier à une démarche d'analyse historique avec des sources primaires alors que celles-ci sont habituellement réservées aux personnes qui font des études universitaires. Le

Une expérience essentielle

Dans l'ensemble, les étudiantes et les étudiants du cours *Introduction à la recherche sociale* ont trouvé que l'expérience de la recherche qualitative est des plus enrichissantes. Les témoignages recueillis étaient précieux et leur ont permis de réfléchir aux interventions qu'ils réaliseront dans le futur en tant que techniciennes et techniciens en travail social.

Deux personnes ont révélé que c'est en quelque sorte un privilège de vivre l'expérience de la recherche qualitative en première année du programme Techniques de travail social puisque dans les cours, les pratiques d'intervention se font avec des actrices et des acteurs. L'entrevue non dirigée qui a été réalisée dans le cadre du cours *Introduction à la recherche sociale* leur a permis d'être en contexte authentique et d'entrevoir déjà la pratique de la technique de travail social. Elles ont eu droit à un témoignage véritable qui chemine en elles et les font réfléchir davantage que les interactions avec une actrice ou un acteur.

Le goût de la recherche

Le cours *Introduction à la recherche sociale* a révélé aux étudiantes et aux étudiants que nous avons interrogés des perspectives professionnelles intéressantes. Pour plusieurs, la recherche occupera une place de choix dans leur carrière, que ce soit en tant que chercheuse ou chercheur en travail social après avoir réalisé des études universitaires, ou en tant que technicienne ou technicien en travail social soucieux de toujours mettre à jour ses savoirs et d'apporter des améliorations dans les milieux d'intervention en consultant les résultats que produit la recherche.

Remerciements

Nous remercions chaleureusement Laura Basque, Sophie Barbe, Raphaël Boucher et Vicky Hébert de nous avoir fait part de l'expérience vécue dans le cours *Introduction à la recherche sociale*. Nous leur souhaitons également une bonne continuation dans la poursuite de leurs projets.

stage remplace un cours du programme et s'inscrit dans la passerelle DEC-BAC en histoire grâce à la reconnaissance de trois crédits supplémentaires par l'Université.

Dans un contexte où le programme Histoire et civilisation est axé sur le développement de la pensée des grands historiens, l'école d'été donne aux étudiantes et aux étudiants qui s'y inscrivent une occasion unique de participer à un projet d'histoire appliquée. Pour en savoir un peu plus sur l'école d'été, nous avons interrogé Alexis Bilo-deau, Luka Roy, Victor Théberge, Romy Tisdell et Florence Turgeon, étudiantes et étudiants du Cégep, ainsi

que Frédéric Moisan et Caroline Desruisseaux, deux personnes enseignant dans le programme.

Qu'est-ce qui vous a incité à vous inscrire à l'école d'été?

L'école d'été nous offre une possibilité unique de déterminer si nous voulons ou non poursuivre des études universitaires en histoire. Elle nous aide à répondre à ce questionnement en nous offrant l'occasion de plonger dans un projet concret avec des personnes qui nous font bénéficier à la fois de leur expérience d'étudiant universitaire et de leurs savoirs d'historien en devenir.

Bien entendu, ce n'était pas notre seule motivation! La Ville de Sherbrooke n'a pas de fonds pour valoriser ce patrimoine. La perspective d'y avoir accès pour contribuer à le faire connaître a été extrêmement motivante! On nous avait promis que nous aurions la possibilité de visiter cette prison dont nous n'avions pour la plupart pas entendu parler, et nous l'avons fait à deux reprises. Nous avons également pu entendre des histoires et des anecdotes racontées par un gardien aujourd'hui à la retraite. C'était extrêmement intéressant!

Durant votre séjour à la prison Winter, vous avez travaillé avec des données primaires. Pouvez-vous nous expliquer en quoi consistent ces données?

En histoire, nous travaillons avec des données primaires et secondaires. Les données primaires se trouvent dans des documents qui n'ont jamais été analysés. Autrement dit, ce sont des données brutes. Les archives de la prison Winter n'ont jamais été fouillées par des historiens. Les données secondaires se trouvent dans les manuels, les dictionnaires, les thèses et tout autre document contenant des faits historiques vérifiés.

Comment les thèmes de recherche ont-ils été choisis?

Frédéric et Caroline ont travaillé en amont pour trouver les archives de la prison dans des dépôts comme ceux de la [Société d'histoire de Sherbrooke](#) et de la [Bibliothèque et archives nationales du Québec](#) (BANQ). Après avoir

analysé sommairement leur contenu, ils ont identifié cinq thèmes de recherche possibles. Nous étions divisés en groupes, et chaque groupe devait déterminer sa propre question de recherche à partir d'un thème qui lui avait été assigné. Les thèmes étaient les suivants : la délinquance juvénile, le travail des policiers, la démographie carcérale, la présence de la prison dans les médias et l'évolution de la criminalité dans le district Saint-François.

Pouvez-vous nous parler de la démarche scientifique de recherche en histoire?

La démarche d'analyse historique utilise ce que l'on appelle « la méthode de l'entonnoir ». En gros, il s'agit de trouver une question initiale très large et susceptible de nous amener vers des conclusions plus précises. Nous délimitons d'abord notre travail en posant une question de recherche et en formulant une hypothèse. Nous partons ensuite à la recherche d'informations dans les sources mises à notre disposition pour répondre à notre question et valider ou non notre hypothèse.

Voici quelques exemples. Certaines personnes ont fouillé dans les archives en utilisant les registres d'écrou, dont les données sont créées lors de l'enregistrement des prisonniers (date d'emprisonnement, empreintes digitales, description physique, etc.). D'autres ont utilisé la plateforme d'archives numériques de BANQ pour déterminer la place qu'occupait la prison dans les médias.

Il est important de choisir une méthode d'échantillonnage appropriée afin de systématiser notre recherche. Par exemple, il y a une équipe qui a travaillé sur l'évolution de la criminalité dans le district Saint-François entre 1885 et 1915. Les étudiants ont d'abord décidé de diviser la recherche dans les archives en périodes de dix ans. Ensuite, ils ont analysé les différences dans les crimes commis, selon que les personnes détenues étaient des hommes ou des femmes. Enfin, ils ont tenu compte de l'influence des saisons sur la quantité de crimes qui ont été commis dans le district. Grâce à nos enseignants Frédéric et Caroline, nous avons l'assurance que le moyen d'échantillonnage choisi était cohérent avec notre question de recherche.



Les participantes et les participants à l'édition 2022 sont, de gauche à droite, Alexis Bilodeau, Victor Théberge, Frédéric Moisan (enseignant), Océane Leduc, Luka Roy, Evelyn Dansereau, Florence Turgeon, Romy Tisdell, Julien Carrie, Émile Audet. Absents sur la photo : Jonathan Tardif et Caroline Desruisseaux (enseignante).



La prison Winter a été bâtie en 1865 sur la rue Winter à Sherbrooke, anciennement appelée Jail Street. Elle a été remplacée en 1990 par l'actuelle prison Talbot située sur la rue portant le même nom. La prison Winter a détenu des hommes et des femmes, et même des enfants, qui étaient condamnés à purger une peine de moins de deux ans. Six pendaions y ont eu lieu entre 1880 et 1931. Crédit photo : Michel Gagnon.

Les données recueillies ont ensuite été analysées. Nous avons d'abord dû confirmer qu'elles étaient valides et que nos sources étaient crédibles. Nous avons rapidement remarqué les limites de l'interprétation que nous pourrions en faire! La plupart des équipes ont constaté que les registres consultés n'étaient pas complets ou comportaient des sections illisibles. Elles devaient donc décider de délaissier ou non les informations qu'ils renfermaient afin de ne pas faire d'interprétations erronées.

Tout projet de recherche doit nous permettre de parvenir à une conclusion. Nous avons donc créé des catégories dans lesquelles nous avons classé les données recueillies afin de voir si elles nous amenaient à constater quelque chose d'intéressant. Par exemple, une équipe ayant travaillé sur la délinquance juvénile a décidé de classer ses données selon l'âge et le genre des individus ainsi que sur le type d'infraction commise. Le choix des catégories est bien sûr guidé par la question de recherche, mais aussi par les informations disponibles. Par exemple, lorsqu'une donnée est récurrente, on peut se douter qu'elle exprime quelque chose. Il faut donc créer une catégorie pour la classer.

Enfin, nous avons dû rédiger un rapport de recherche, ce pour quoi nous avons exploité l'art de la présentation et celui de l'argumentation. La présentation des informations doit être d'une grande qualité, car si nous voulons être lus, nos propos doivent être parfaitement compréhensibles. Nous avons notamment compris l'utilité d'exploiter les graphiques pour présenter certains types de données. Nous devons également discuter de nos résultats en fonction de notre question de recherche et argumenter pour déterminer la validité ou non de notre hypothèse. Comme la durée de l'école d'été était plutôt courte, la plu-

part des équipes n'ont pas été en mesure d'établir des conclusions. Les étudiants étaient malgré tout satisfaits d'avoir ouvert une porte à d'autres étudiants ou historiens qui voudraient poursuivre les recherches que nous avons commencées. Nos résultats seront utiles à la communauté et cela procure beaucoup de satisfaction!

Selon vous, pourquoi est-il important de parler des limites d'une recherche dans les rapports finaux?

C'est par souci de transparence. Cela permet aux personnes qui s'intéressent à nos travaux de prendre conscience qu'il existe une marge d'erreur et que les conclusions doivent être nuancées. L'une des limites que nous avons fréquemment rencontrées est la présence de données illisibles qui, par le fait même, ne pouvaient être intégrées dans notre banque. Ces données laissent donc des trous qui ne seront peut-être jamais comblés.

Quels sont les impacts de cette expérience sur votre parcours?

Nous avons développé une curiosité accrue pour les origines et le patrimoine, et nous sommes maintenant beaucoup plus familiers avec la démarche d'analyse historique. Cette expérience a permis à certains d'entre nous de confirmer leur choix de carrière dans un domaine touchant l'histoire.

Les travaux que nous avons réalisés à la prison Winter nous permettent maintenant d'établir des liens avec les savoirs que nous développons dans nos cours. Ils ont également contribué au développement de compétences à travailler en équipe avec des personnes qui ne sont pas dans notre cercle d'amis pour atteindre un objectif commun. Nous avons enfin appris à synthétiser et à vulgariser de l'information.

Avez-vous aimé votre collaboration avec les étudiantes et les étudiants de l'université?

Nous avons vraiment profité de leur expérience! Nous avons développé des habiletés qui favorisent l'efficacité dans la démarche d'analyse historique. Les étudiants universitaires ont un sens critique aiguisé qui nous a amenés plus loin dans l'analyse des données. Il semble qu'ils ont aussi aimé travailler avec nous! Cela leur a permis de développer des habiletés de mentorat à travers l'encadrement et le partage de leur expertise.

Vous vous sentez choyés d'avoir vécu cette expérience?

Tout à fait! Les places sont limitées! Ce ne sont pas tous les étudiants du programme qui peuvent faire ce stage. Cela ne va toutefois pas au mérite. Les premières personnes qui s'inscrivent obtiennent une place. Celles qui arrivent trop tard doivent passer leur tour! Si c'était à refaire, c'est clair qu'on s'inscrirait encore, et rapidement!

Les personnes qui souhaitent avoir accès aux travaux réalisés par les étudiantes et les étudiants ayant participé à l'école d'été à la prison Winter sont invitées à visiter le site [Projet Winter – Sherbrooke derrière les barreaux](#).

Les patients-partenaires en recherche : de précieux alliés pour améliorer les soins

Dans le [dernier numéro](#) de l'Écho de la recherche, nous avons publié un article portant sur les sciences participatives. La question du partenariat-patient en recherche y a été brièvement abordée à travers un exemple de projet de recherche réalisé en collégialité dans la région de Sherbrooke. Nous avons rencontré Catherine Wilhelmy, patiente-partenaire en recherche et coordonnatrice du [Comité stratégique patient-partenaire](#) du Centre de recherche du CHUS (CRCHUS), afin qu'elle nous parle plus spécifiquement du partenariat-patient en recherche.

Qu'est-ce que le partenariat-patient en recherche?

Pour répondre à cette question, je dois commencer par faire une petite mise en contexte. En clinique, la relation entre les médecins et leurs patients a beaucoup évolué durant les dernières années. L'approche est maintenant davantage centrée sur l'importance de faire équipe avec la personne qui bénéficie de soins, alors qu'auparavant, elle était essentiellement axée sur la prise en charge de la pathologie. Alors que les professionnels de la santé sont depuis toujours reconnus comme étant des experts cliniques, les patients sont maintenant considérés comme étant des experts de leur expérience de la maladie, qui inclut tant les soins que les services reçus. Ces personnes sont les mieux placées pour exprimer aux experts cliniques les impacts des gestes qu'ils posent à leur endroit. Les professionnels de la santé profitent des savoirs expérientiels de leurs patients pour enrichir les soins offerts.

Dans certains cas, des patients participent à des projets de recherche clinique en tant que sujets, c'est-à-dire qu'ils acceptent d'offrir du temps, des échantillons de tissus ou de sang, ou encore de tester de nouveaux protocoles de soins et de services de santé. Il arrive parfois que ces patients poussent la note encore plus loin et décident de faire partie d'une équipe de recherche. Ils deviennent alors des « patients-partenaires en recherche », que je désignerai comme des PPR par la suite. La relation qu'ils ont avec les chercheurs a elle aussi évolué. Dans le passé, les chercheurs adoptaient une approche essentiellement informative alors qu'aujourd'hui, ils ont une approche plutôt collaborative. Ils ont compris que la collaboration leur permet d'avoir une compréhension élargie des problèmes. Parfois, elle les amène même à modifier leurs protocoles de recherche ou à commencer de nouveaux projets. Les PPR sont reconnus comme membres à part entière des équipes de recherche. Ils reçoivent une compensation financière en fonction des tâches qui leur sont confiées.

Il y a d'autres catégories de PPR. D'une manière générale, il s'agit de personnes qui mettent leurs savoirs expérientiels (voir la figure 1) de la vie avec la maladie au service des chercheurs et des professionnels de la santé



Catherine Wilhelmy, patiente-partenaire et coordonnatrice du Comité stratégique patient-partenaire du Centre de recherche du CHUS.

dans le but explicite d'améliorer les soins et les services. Ce sont non seulement des personnes hospitalisées ou qui l'ont été, mais également des usagers du système de santé, des proches aidants ou même des membres de la communauté.

Quelles sont les activités auxquelles les PPR peuvent participer?

Tout d'abord, les PPR peuvent agir en contexte clinique en accompagnant des sujets de recherche dans les examens auxquels ils sont soumis parce qu'ils vivent une condition médicale qui leur est familière. D'autres sont des personnes bénévoles qui décident de participer à la gouvernance du partenariat-patient en devenant membre du [Comité stratégique patient-partenaire](#). Ce comité établit des stratégies pour encadrer la pratique du partenariat-patient et pour la déployer de façon optimale et cohérente, pour faire connaître l'expertise du CRCHUS et la partager ou encore pour faciliter l'intégration du partenariat-patient dans les projets de recherche. Enfin, d'autres décident de contribuer à l'enseignement à la Faculté de médecine par des témoignages de parcours de vie. Ils espèrent ainsi sensibiliser les futurs médecins à des aspects particuliers des soins donnés aux patients.

Qui peut être PPR?

Tous ceux qui en manifestent le souhait peuvent devenir PPR. Il y a même des enfants dans notre groupe! Ce qu'il est essentiel de comprendre, c'est qu'on ne s'implique pas en recherche pour soi-même ou pour régler un problème qu'on a eu avec un soignant ou avec le système. On le fait pour faire avancer la science et pour améliorer l'expérience de la maladie afin que, si c'est possible, d'autres n'aient pas à vivre ce que l'on a soi-même vécu.

Les savoirs patients

En valorisant, développant et mobilisant les savoirs des patients, le système de santé permet un partenariat de soins et services producteur de valeur.

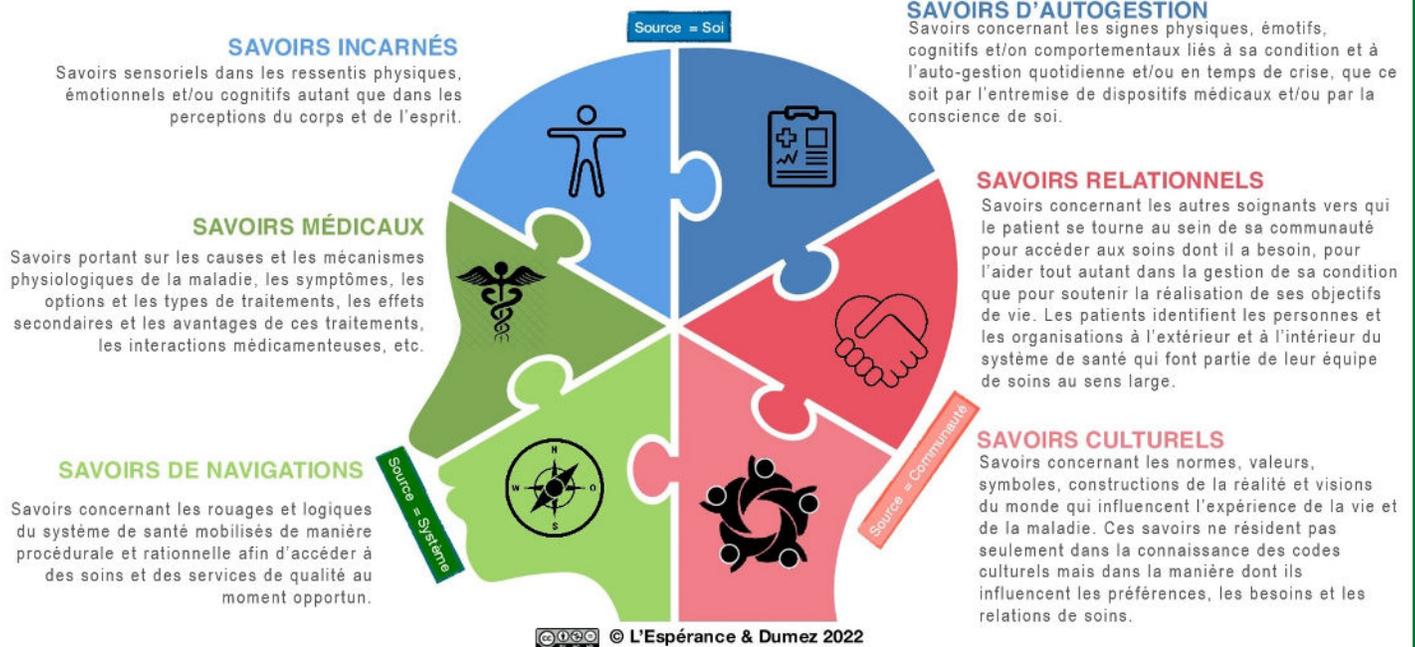


Figure 1 : Les savoirs patients (L'Espérance et Dumez, 2022).

Il y a beaucoup de façons de participer au partenariat-patient, et on arrive à avancer avec ce que les membres sont en mesure de faire. Les contributions peuvent être ponctuelles ou soutenues. Nous acceptons toutes les personnes volontaires en respectant leurs disponibilités et leurs compétences. Par exemple, certaines personnes sont très habiles pour réviser des protocoles en vue de favoriser la participation de sujets aux différentes recherches en cours de réalisation. Leur contribution est extrêmement précieuse puisque sans sujets de recherche, nous n'avons pas de raison d'être! D'autres souhaitent se pencher sur la réflexion éthique, ce qui répond à un autre besoin important puisque c'est cette réflexion qui guide la rédaction des formulaires de consentement. Si ceux-ci sont incompréhensibles, il y a fort à parier que personne ne les signera. Ce ne sont là que quelques exemples. Je pourrais en donner plusieurs autres!

Quels sont les rôles des enfants?

Les enfants avec lesquels nous travaillons ont dû apprendre à vivre avec un parent, parfois même les deux, atteint du cancer, alors qu'ils avaient entre 4 et 11 ans. Nous avons également une enfant qui a elle-même été atteinte du cancer. Ces jeunes ont voulu créer un groupe de pairs aidants pour d'autres enfants qui vivent cette situation. Ils ont également voulu évaluer l'impact qu'ils pouvaient eux-mêmes avoir sur d'autres enfants, ce qui constitue en soi un projet de recherche. Nous avons donc demandé à un pédiatre chercheur, le Dr Claude

Cyr, et à deux résidentes, mesdames Rose Choinière et Audrey Thibodeau, de les accompagner dans cette démarche sans même nous douter que les enfants avaient le potentiel de réaliser eux-mêmes une collecte de données de recherche. Voici comment celui-ci s'est révélé.

Le Dr Cyr a d'abord fait une revue de littérature sur les besoins des enfants qui ont un parent atteint du cancer et en a dressé une liste. Ensuite, en discutant avec les enfants PPR de notre groupe, il a constaté que ceux-ci remettaient en question les besoins inscrits sur la liste, ce qui l'a amené à émettre l'hypothèse que les enfants ne disent pas tout aux adultes qui les interrogent. Il a donc fait le pari qu'en incluant les enfants dans l'équipe de recherche, il aurait accès à des idées différentes. Les enfants avaient le potentiel de devenir de bons PPR, notamment en recueillant eux-mêmes des données. Il allait donc leur apprendre à faire des entrevues.

C'est ainsi qu'au fil du temps, accompagnés du pédiatre-chercheur et des résidentes, les enfants ont été initiés aux étapes, aux protocoles de la recherche et aux réflexions éthiques. Les enfants ont même défini leur propre question de recherche. Ils sont maintenant en train de préparer un guide d'entrevues pour recueillir des données qui permettront éventuellement d'y répondre. Le protocole est bien sûr adapté aux enfants. Les réponses peuvent apparaître sous forme de dessins, d'écrits, de bricolages, etc. Il est prévu que les enfants participent à l'analyse des données avec le pédiatre chercheur et les résidentes. C'est formidable!

Pouvez-vous donner quelques exemples de changements concrets apportés à la suite des actions réalisées dans le cadre du PPR?

Je vais donner deux exemples, mais il y en a plusieurs autres. Tout d'abord, nous sommes arrivés à inclure des critères concernant le PPR dans les concours internes au CRCHUS, ce qui nous a amenés à former des PPR pour qu'ils agissent à titre d'évaluateurs. Nous avons également produit un guide pour les chercheurs afin de les aider à inclure les PPR dans les projets de recherche.

Quelles retombées du PPR souhaitez-vous constater à plus long terme?

Au Québec, pour de multiples raisons, le taux de participation aux projets de recherche clinique est peu élevé, et nous souhaitons l'augmenter. Pour nous, l'idéal serait que la recherche clinique fasse partie des options de traitement, ce qui n'est pas le cas en ce moment. Le fait est

que, lorsqu'on a plus d'avenues de traitements qui s'offrent à nous, la recherche clinique peut être très intéressante. Il n'y a pas de garantie de succès, mais il n'y en a aucune dans le traitement de certaines maladies, dont le cancer! Certaines personnes répondent bien aux traitements et se trouvent guéries, d'autres n'y répondent pas et plusieurs se trouvent dans des zones plus floues. Or, quand on participe à des essais cliniques, c'est la même chose. Le risque que cela ne fonctionne pas est réel, mais il y a également une probabilité de succès. Et ça, c'est peu et mal connu! En incluant davantage de PPR dans la trajectoire de soins, on pourrait parier qu'ils sauraient parler le même langage que les patients et que cela aiderait à augmenter le taux participation à la recherche. En d'autres mots, les PPR pourraient, à plus long terme, contribuer à démystifier la recherche. Cela offrirait d'extraordinaires possibilités d'avancement!

Activités à venir en 2022-2023

Le Bureau de la recherche, de l'innovation, des partenariats et de la qualité vous propose de participer aux activités qu'il a planifiées dans le cadre des Journées de la recherche 2022-2023.

La recherche sur la littérature des Premiers Peuples : enjeux éthiques et appropriation culturelle

Jean-François Létourneau, enseignant au Département de littérature et de communication et chercheur membre du [Collectif de lecture et d'écriture](#).

Local 2-52-101, le 16 novembre 2022, 11h30 à 12h20.



Intégrer l'équité, la diversité et l'inclusion dans le processus de recherche

Ève Langelier, titulaire de la Chaire de recherche pour les femmes en sciences et en génie du CRSNG à l'Université de Sherbrooke.

Le 10 janvier 2023, 11h à 15h.

Contribuer à l'amélioration des soins médicaux sans être spécialiste de la santé, c'est possible!

Catherine Wilhelmy, coordonnatrice du Comité stratégique patient-partenaire du Centre de recherche du CHUS et patiente-partenaire.

Le 26 janvier 2023, 11h30 à 12h20.



La gestion des données de recherche : un pas vers la science ouverte

Marie-Josée Fraser, conseillère pédagogique au Bureau de la recherche, de l'innovation, des partenariats et de la qualité.

Le 14 mars 2023, 11h30 à 12h30.

Diffusion de nouvelles concernant la recherche au Cégep

Les informations concernant la recherche au Cégep de Sherbrooke sont consignées sur un [site de diffusion de nouvelles](#). Consultez régulièrement le site pour connaître les dates de dépôt des demandes de projets, les formations offertes, les concours, les nouveaux programmes de subvention, etc. Celles et ceux qui le souhaitent peuvent recevoir des notifications par courriel chaque fois qu'une nouvelles est publiée.

Pour toute question concernant ce bulletin ou pour suggérer une publication, contactez :

David Lemelin | conseiller pédagogique
Marie-Josée Fraser | conseillère pédagogique

Recherche.sser@cegepsherbrooke.qc.ca